

LA MÈRE MICHEL

A LU

I

Hiver 2008

&



« La Mère Michel a lu un livre ! Au lieu de faire son ménage ? Eh bien, c'est comme ça qu'elle l'a perdu son chat ! » Denis Diderot, Billet à Sophie Volland (coll. Privée)

&

« Les vrais livres doivent être les enfants non du grand jour et de la causerie, mais de l'obscurité et du silence. »

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*

« Notre vie est un livre qui s'écrit tout seul. Nous sommes des personnages de roman qui ne comprennent pas toujours bien ce que veut l'auteur. »

Julien Green, *Adrienne Mesurat*

&

SOMMAIRE

Note brève & introductive P.2

L'HUMAIN ME FATIGUE. Roman d'Anne-Marie Mitchell. P.2

SALINES. Poèmes de Cathy Garcia. P.4

LE MARCHAND D'ANGES. Nouvelles de Jean Claude Bologne. P.8

ARNO SCHMIDT, découverte & approche 1. P.11

Au prochain sommaire P.15

&

Note brève & introductive. Ne possédant ni site, ni blog, ni kloog ni kangourou apprivoisé transportant le courrier dans sa poche, la Mère Michel a décidé de s'en remettre à cette pièce jointe appelée à une parution relativement régulière et destinée à être aussi largement diffusée que possible aux amis, connaissances et même au Lecteur Inconnu.

« L'HUMAIN ME FATIGUE / Voyage avec mon chat »

Anne-Marie Mitchell, critique littéraire, écrivain et professeur d'anglais, vient de publier aux éditions Transbordeurs (voir ci-dessous) ce plaisant et sérieux roman, où elle entreprend un long périple en compagnie de sa chatte Pixie, devenue reporter, visitant les recoins du temps et de l'espace où animaux et humains ont un jour témoigné de leurs rapports harmonieux ou difficiles. Gilles Lapouge nous en dit ceci : « Quand le projet a été éventé,

toutes les bêtes ont voulu figurer dans son périple mais elles étaient trop nombreuses. Il y a eu des bousculades, des ramponneaux, comme sur la passerelle de l'Arche de Noé. Elle en a choisi douze. Une pour chaque mois. »

-- La souffrance des bêtes nous émeut, certes, et à juste titre, et sans doute parce que nous savons clairement ou obscurément que notre propre souffrance humaine - ce mal, ce nuire auxquels nous nous exerçons en grands artistes naturels – est liée à la leur, à celle que nous leur infligeons.

L'étonnante citation de Pythagore qui ouvre le roman nous démontre que depuis longtemps, depuis toujours peut-être, ces questions troublent et agitent l'esprit et la sensibilité des hommes. Notre conscience et notre mauvaise conscience sont en jeu !

-- Vouloir ne laisser la parole qu'aux animaux, c'est renverser l'angle de vision et les échelles des valeurs indiscutables parce qu'indiscutées : « Quand je pense (*nous dit la romancière*) que les dictionnaires ne s'encombrent d'aucun scrupule pour donner à l'adjectif “humain” les synonymes suivants : charitable, bienfaisant et altruiste. À l'adjectif “animal” ceux de brutal, méchant, irascible, stupide, aveugle, bestial et *bête*. Dans ce renversement du regard se situe la « fable » d'Anne-Marie Mitchell, fable où les animaux (qui ne sont pas tout à fait ceux du bon Jean de Lafontaine, « ont eux aussi, et enfin, l'occasion de nous faire savoir qu'une réalité existe en dehors de la nôtre. » - à savoir « un ordre clandestin inaccessible à tous les évolutionnistes et créationnistes de France, de Grande-Bretagne ou d'ailleurs. »

-- Le voyage de Pixie et de sa maîtresse permet au lecteur les rencontres et les dialogues les plus variés et inattendus : avec R.L. Stevenson et l'ânesse Modestine sur les sentiers cévenols... avec Xanthos, le cheval d'Achille... la rencontre encore des « méchantes bêtes » que furent Descartes et Malebranche, mécanistes à tout crin, le second décochant des coups de pieds à sa chienne pour démontrer que ses cris n'étaient que grincements d'une poulie insensible... Le châtiment que le *miura* Islero infligea au grand torero Manolete prête évidemment à commentaire... Les étapes sont multiples, puisque l'on passe aisément, grâce aux magies félines, les frontières de l'espace et du temps : c'est ici l'Arche de Noé de Léautaud, à Fontenay-aux-Roses ; plus loin, Edgar Poe, son Corbeau, son Chat noir... Bugs Bunny et la Truite de Schubert sont au rendez-vous... Mais peut-être serons-nous émus par Lord Byron plus que par quiconque, car « ce poète [qui] aimait passionnément les Canidés », rédigea ainsi l'épithète de Boatswain, son Terre-Neuve : « *Ci-gît celui qui possédait la beauté sans la vanité. La force sans l'insolence. Le courage sans la férocité. Et toutes les vertus de l'homme sans ses vices.* »

-- Comment mieux dire ce que nous devons d'exemplaire à l'animal ? La romancière et la chatte Pixie nous invitent à un voyage véritable - il n'est de « voyage » que là où, et quand l'on « parle » à l'autre. Autrement, il ne s'agit que du stérile tourisme. Les bêtes (aimons ce terme que privilégiait la grande Colette !) ont eu cette sagesse de ne pas nous contraindre à apprendre leur langue, laquelle ne peut donc nous être tout à fait *étrangère* ! Elles nous invitent, dans ces pages toutes de vivacité, dépourvues de didactisme, à *engager avec elles la conversation*.

Anne-Marie MITCHELL, *L'Humain me fatigue, voyage avec mon chat*
Editions TRANSBORDEURS, 97 Traverse de la Gouffonne, 13 009, Marseille.
Courriels : transbordeurs@wanadoo.fr

&

Les pages qui suivent font office de postface au recueil SALINES, de Cathy Garcia, paru aux Editions à tire d'ailes, en 2007.

Il n'est pas de faux-semblants, ni dans le dire, ni dans l'image, ni dans la trajectoire chez Cathy Garcia, et moins qu'ailleurs peut-être dans *SALINES*. Ce beau titre assume une amplitude et un regard qui, d'emblée, nous rapprochent de la mer et du vent, de la peau chargée des odeurs chaudes de l'amour, et, pour tout dire, d'un élan vital originel, celui que Cathy Garcia sait cueillir aujourd'hui encore, avec toute son énergie, sa puissance, parmi notre monde qui se le dissimule peut-être derrière les écrans de fumée de la pollution des esprits, sous le voile d'une bienséance digne des hypocrisies bourgeoises anciennes, monde dont les échappatoires vont au « porno » pauvre qui, mis en image ou en mots, passe pour liberté.

La liberté poétique intérieure est d'une tout autre matière : c'est l'élément moteur, astral et magnétique qui, s'il déstabilise les centres émotionnels, rétablit l'âme humaine dans les beautés et les grandeurs terrestres. Le recueil s'ouvre sur une étonnante affirmation des multiples facettes de la féminité, énumération à la façon de Rabelais, moins impudique que gonflée des sèves de la séduction et de son chant. Et, dans la foulée, cette ostentation de l'être féminin - *totalelement féminin* -, entièrement soi, protéiforme et, comme dans une fierté coulant de source, ancrée dans la blancheur, la saveur et l'éclat du sel !

Je suis femme

Unique multiple

Je suis la grande saline

Cela, pourtant, manquerait beaucoup de sel si ne se présentaient, comme sur l'éventail historié d'une belle madrilène, ou dans une tapisserie du paradis d'avant l'humiliation des chutes et des divins opprobres, les véritables fortunes, les bonheurs, et même les joies, de s'établir, fût-ce pour un temps limité, dans le monde des vivants. Cette fondation n'est pas une conquête, pas davantage une revanche - ce serait comme de vouloir installer les bonheurs sur les combats et les guerres, sur les obscurantismes qui, eux, ne désarment jamais - mais une position de naissance, en quelque sorte, parce qu'être femme c'est cela, ni plus ni moins, c'est être dans la germination, l'efflorescence, l'offrande et le plaisir :

*j'aime à fleurir
clandestinement*

m'ouvrir à des nuits étoilées de plaisir

éclater sous la brûlure d'un soleil mâle

Comment ne pas se sentir envahi quoique pleinement en accord, emporté par la mélodie d'un grand Pan retrouvé, revenu d'une éternelle absence, celui dont Michelet pleurerait la disparition aux rivages de l'Égée après que s'y fut enraciné le moralisme judéo-chrétien ? Quel plaisir donc - et le mot est charnu, gorgé comme fruit à la fin de l'été - de lire, de dire ces vers libres de leur pleine liberté, ces cadences brèves et longues tirées par les vents des désirs et des effrois !

Salines, avec ses poèmes, ses images, ses raccourcis parfois sauvages, par l'innocence non dépourvue de ruses et de subtilités de ses inventions, par ses assemblages verbaux inouïs, nous plonge sans crier gare dans ce qu'une pensée poétique renaissante - celle de Rabelais et de Ronsard notamment, que précédèrent des fabliaux souvent chargés d'autant de frustration que de drôlerie - cherchait et retrouvait si bien en écartant les déguisements des traditions guindées et guidées depuis les Pères de l'Église et la Rome vaticane. Dans *Salines*, le *carpe diem*, n'a plus à se signaler comme ambition et désir, car il est, désormais et explicitement, l'existence elle-même, son projet de vivre, sa réalisation la plus entière imaginable. Cela se dit dans une langue magnifique, dans l'inattendu des sensations traduites, cueillies et éprouvées à l'unisson :

*sur mes désirs parallèles
j'ai tendu des ponts
des passerelles instinctives
pour attirer la foudre
balafrer la plénitude
de mes courbes peut-être trop
maternelles*

Cela se dit avec plus d'instinct encore, dans la crudité fraîche du mot sensible et juste, dans la simplicité des évidences toutes acceptables, toutes acceptées :

*je suis une bête de lit
miauleuse jouisseuse
une arche de tendresse
une manne une nef
je suis un souffle une fièvre
une fente à polir*

Cela se dit de cent façons, et toujours dans une magnificence verbale qui émeut ! Cette poésie, sans aucun doute, m'émeut jusqu'à la moelle des os, et j'en jouis sans me lasser. C'est la parole de célébration de ce qui existe : de ce qui est par conséquent. Foin des subtiles et collantes barrières par lesquelles des philosophes, mais aussi des poètes en forme de poissons froids, voudraient quadriller le vivant, le changer en spectre, en pur concept, en registre cadastral... J'aime ici la saline sensualité, l'aveu sans détours de la

splendeur des mouvements libérés par et à travers la puissance de vie du corps, des corps... Oui, c'est beau, et très « entreprenant » au sens où il faut se percevoir en vision totale pour entreprendre d'être. Au risque de ma banalité, je lis le chant joyeux de ces vers comme un *hymne à la joie*, comme la délivrance première, l'entrée dans le jour, au matin où tout commence...

La célébration est un registre qui s'affronte aux dangers du répétitif, de la solennité et de l'ennui. Cathy Garcia s'en évade comme le papillon, avec la grâce valsante de l'inspirée. Elle multiplie les points de vue, les approches, les situations ; ni l'air ni l'eau ne lui manquent et ne nous manquent, ni le ciel ni la terre, ni la nuit ni le jour, ni les frimas ni les chaleurs. Le monde créé est, de par sa nature, une totalité de nature. Tout le recueil vibre sourdement, et non moins lumineusement, de ce contraste implicite entre le jardin de la Création que nous n'avons plus que le choix de regarder en songe, et ce jardin mutilé que, sous nos yeux, salit et martyrise la modernité cupide. La poétesse Cathy Garcia - elle ne récuse pas ce beau titre ! - n'écarte jamais l'homme, je veux dire le mâle, le porteur de phallus immodeste ou dominateur - cet importun majeur qu'elle veut allié, compagnon non pas adouci, ni dompté, mais complice nécessaire :

*je cours encore après toi
animal intrépide
aux mains si fines
homme rivière aux étreintes
mille fois renouvelées
homme si vaste
aux bras de sable
homme profond
de sagesse infinie*

De cette confiance, de cette complicité amoureuse naissent des sentiments d'une autre sorte. Nous glissons soudain sur le versant périlleux et bouleversant des choses : la conscience se fait jour - aiguë comme la morsure d'une bête venimeuse - de la fragilité de toute construction ou représentation du monde et de soi. La menace, fût-elle masquée par l'attente des bonheurs, est permanente, aux aguets, prête en un instant à jeter à bas l'édifice de notre vie. Elle surgira du **nœud** même de l'amour :

*l'illusion
est si belle*

*vaut bien la blessure
que tu ne manqueras pas
de me faire*

Elle surgira de notre propre faiblesse - « *et si l'on n'était pas aussi fort / que l'on croyait ?* » - comme de la puissance qu'il est besoin de déployer, toujours, jusqu'à l'épuisement de nos forces, pour se tenir en vie d'abord, puis « *faire tourner le monde / à l'envers* ».

Elle surgira, en dépit que l'on danse « la danse dissolue / des algues amnésiques », de notre fragilité, de la fugacité du temps qui est notre loi et notre geôle ! C'est là source d'une crainte, et d'un vacillement constant :

*ne pas se prendre
le plein fouet
le versant nu de nos extrêmes
fragilités*

Le désordre cosmique est aussi un ordre immuable qui ne peut être refusé ou nié. L'âme s'y veut au large, s'y crée son espace ensoleillé d'un moment ; mais le cœur, s'il fut un jour « chasseur solitaire », eh bien, il n'en finira pas de

*Solitude
le cœur dans son terrier
un lapereau tremblant*

De cette tragédie discrète qui touchera chacun de nous, dans un désamour, un recoin d'hôpital ou un lit familial, Cathy Garcia ne fait pas tout un drame ! - car, si « *nos mains [ne sont] rien que des oiseaux dans la cage du temps* », notre flamme de plaisir et de vie, désespérée noblesse, réside en fin de compte dans ce qui leur est propre,

*le geste
toujours neuf*

L'oubli dans lequel a sombré aujourd'hui la poésie rejoint le tréfonds de l'obscurantisme. Les poètes n'en ont cure, ils et elles chantent dans l'arbre, sous le ciel. De Marie de France à Louise de Vilmorin, d'Anne des Marquets à Marie Noël, en cascasant de Pernelle du Guillet à Louise Labé, Marceline Desbordes-Valmore, Anna de Noailles et - bien sûr - jusqu'à Madame Colette, le long poème écrit par les femmes dans cette langue sublime encore appelée française, est ce ruisseau clair et courtois, tour à tour ensoleillé et ombré, sensuel et incisif, qui murmure et chuchote comme *l'esprit du monde vivant*. Il coule de source ancienne et nouvelle par le sous-bois de la forêt littéraire où les hommes se sont faits chasseurs absolus, dominateurs sans partage. Cathy Garcia est de cette eau pure, de cette force infinie et lointaine des fontaines résurgentes. Elle est la perle qui fait la fortune du pêcheur de perles. Certains l'ont déjà *découverte*, et je suis des élus. Mon admiration

est sans mesure. Je voudrais seulement la rendre à sa lignée, à cette foi confiante en l'unité, en la beauté possible, qui lui fait écrire :

*je cours encore après toi
homme qui sait la danse
homme loup qui me chasse
nuit après nuit
en mes forêts perdues*

*je cours encore après toi
magicien de la terre
aux savoirs de nuit*

SALINES, aux Éditions À tire d'ailes (contacter Cathy Garcia).

Pour rencontrer Cathy Garcia :

<http://delitdepoesie.hautetfort.com/>

<http://larevuenouveauxdelits.hautetfort.com/>

delitpoesie@wanadoo.fr

&

LE MARCHAND D'ANGES

nouvelles de Jean Claude BOLOGNE

aux Editions Luc Pire / Le Grand Miroir, à Bruxelles, 2008

Vendre, acheter des anges, est-ce si difficile ? Jean Claude Bologne y parvient aisément semble-t-il, et en cela il fait plaisir aux enfants. Le marché aux anges a lieu le dimanche. Il y a ceux qui les voient, les anges, et les angelines peut-être aussi. Qui a prétendu que ces créatures ailées étaient d'un sexe autre, ou incertain, ou inexistant ? Il y aura toujours aussi ceux qui ne les verront pas, parce qu'ils ne voient rien et ne font que regarder le monde tel qu'il est en apparence. Ceux qui s'en tiennent aux apparences.

Or, en seize nouvelles, et sans qu'il soit une seconde question de théories ou de disputes stériles, ce magnifique recueil nous la pose bien la vraie question : n'est-il qu'un seul paysage à regarder ici-bas ? Celui que nous avons sous les yeux ? L'imaginaire - par le truchement actif de notre «

faculté imaginative » comme eût dit Rabelais - , que consciemment ou non il nous arrive de réprimer, de tenir en laisse comme un chiot fugueur, fait-il ou non partie de ce réel où nous voulons vivre exclusivement, en gens sérieux et responsables ? Eh bien, que les gens sérieux et responsables mangent leur chapeau (surtout s'ils n'en portent pas ! leur chapeau imaginaire donc, le plus digeste en somme...) et, lisant les récits, contes, légendes, voire les fables et fictions de ce recueil, qu'ils se convainquent de l'existence d'autres mondes au-delà du monde, d'autres lieux, d'autres temps aussi indispensables à leur vie que l'air, l'eau, la nourriture, et la pensée s'il est possible.

Fiction, ai-je dit ? Mais enfin, le terme est sans doute un abus de langage, un outil de peu d'intérêt si nous parvenons à faire entrer notre faculté imaginative dans la réalité vécue, au lieu de l'en séparer par une néfaste et paresseuse habitude : sans cette faculté qui nous porte à fictionner, pourrions-nous être réellement, je veux dire par là être autre chose que des mécanismes physiques et psychiques programmés dans la durée et dissécables par la science ? Bref, pourrions-nous être humains, tout simplement ?

Les plaisirs que nous dispense *Le Marchand d'anges* nous disent que non. Ils sont multiples et de registres divers. Parmi les plus vifs, on éprouvera, dans *Les trois pierres*, cette certitude profonde que les pierres de bonheur, de douleur, de silence (qui roule d'elle-même) sont celles avec lesquelles nous construisons l'édifice de notre vie, et que pareils à Jehan, le tailleur de pierres d'autrefois, nous les façonnons de nos mains, inaugurant une vie nouvelle et inédite à chaque fois, celle d'Adam peut-être...

Avec *Le regard du Dragon*, revisitons la sainte légende de Georges, le preux chevalier transperçant le Malin sous les apparences du reptile monstrueux : où est le mal, en vérité ? Où est la vérité ? La rencontre d'une princesse de vingt ans change les perspectives, surtout si le regard de la Bête n'est que « le reflet du sien ». La légende, en entrant dans le conte, ouvre d'autres chemins, où le sang qui s'écoule n'est pas celui de la mort seule, où se dressent sur l'horizon les bûchers du soleil.

Le caméléon conduira-t-il le lecteur prêt à se mettre en marche tel un enfant, vers le bonheur et le sens ? Il l'emmènera ailleurs, c'est certain, dans sa propre pensée, id est la pensée de soi dans le courant de la vie. Dans *L'amour sidéral*, si le petit Marco avoue à Don Abondo : « J'ai fait l'amour avec une Martienne », devons-nous le croire ? En tout cas, le Malin, qui ne doute de rien, attaque tous azimuts. Les piliers de l'Église, la foi et la pureté, sont ébranlés. Qui ne voudra alors, au prix du retour de l'innocence, éviter le sacrilège et faire l'amour avec une Martienne ? Dans un registre approchant, *Ce que la femme apprend à l'homme* est-il aussi innocent qu'on pourrait le penser ? Le nouvelliste, en invitant Enkidou, l'archétype du mâle assez peu dégrossi de l'épopée akkadienne, en compagnie du comte Giacomo et de la comtesse Margarita, nous accompagne sur le chemin toujours à refaire des apprentissages des plaisirs de l'amour...

Je ne voudrais pas déflorer entièrement ce livre du songe et du sens où nous entraîne Jean Claude Bologne, aussi irai-je à plus grandes enjambées : la quête des sources, sous des dehors de conte africain, est celle de Goukouni que, dans une épreuve initiatique sauvage, mais toute semblable à celle qu'affrontaient les chevaliers des légendes, lui imposent les Génies de la savane. Un Dieu bricoleur, ami de la technologie de pointe et créateur d'un nouveau Paradis hi-fi numérisé, paraîtra à beaucoup bien plus vraisemblable que les solennelles figures des grands textes de la Révélation !

Dans *Le retour*, on verra en quels termes se pose la question insoluble du voyage ferroviaire et de tout voyage en somme. Parmi les plus belles fables du recueil, *La légende d'Égide l'Hagiophage* est faite pour emporter l'esprit jusque dans cette histoire et légende de l'Espagne hispano-musulmane de la Reconquête. C'est toute une vision d'antan qui se propose au lecteur dans le combat qu'autour d'une momie - la relique de saint Jacques -, se livrent frère Jaime, la chrétienté incarnée, l'abbé Horace qui règne benoîtement sur l'abbaye, et frère Déodat, le Maure bien ou mal converti... Entre démonisme et sainteté, savoirs et ignorances, les narrateurs alternés évoquent un univers de pleine ampleur avec ses parfums de guerre

des religions, sa belle, généreuse et impitoyable histoire, ses croyances, sa science certaine ou incertaine, ses superstitions, ses quêtes spirituelles dans les frémissements du doute et de la foi... Plus loin, *Le Siège*, celui d'une ville en forme de parfait quadrilatère, est une nouvelle étonnante, ou une étonnante épure, une démonstration logique de la pente où tend toute quête, de la fin ultime de toute chose, à quoi mieux vaut s'être un brin préparé...

Les nouvelles auxquelles je ne veux pas faire allusion réserveront bien des surprises au lecteur. Je crois en avoir assez dit pour que le « pas tout dit » (comment fait-on, d'ailleurs, pour tout dire ?) pose son interrogation et les tentations subséquentes. À tous ceux qui liront l'ultime nouvelle du recueil, à l'auteur et à ses amis, je puis assurer en toute certitude que Cornélius Farouk, le « rétrovirus » de la littérature, l'« évanescent » personnage qu'ils ont un jour rencontré, qu'ils cherchent dans tous les livres où ils l'ont croisé sans jamais le retrouver, je l'ai rencontré, moi, au Reform-Club, qu'à Londres fréquentait Philéas Fogg ! Les deux hommes, du genre taciturne, se parlaient à peine. Cornélius fumait des Gran Corona qu'on lui livrait de Cuba, et, en avance sur son temps, buvait du whisky frappé où il faisait verser une larme de vodka. L'ayant cherché dans *Le tour du monde en quatre-vingts jours*, j'ai eu la douloureuse surprise d'apprendre qu'on l'avait vu pour la dernière fois sur le Pequod du capitaine Achab.

&

ARNO SCHMIDT / Découverte & approche 1

Tout le monde connaît aujourd'hui, à Paris et dans les départements limitrophes, l'existence de l'œuvre de l'allemand Arno Schmidt (1914-1979). La Mère Michel qui, avant de perdre son chat, s'était jetée dans la lecture d'écrivains cousins germains d'un modernisme classique plus affirmé tels Thomas et Klaus Mann, Alfred Döblin, Gottfried Benn... allant parfois jusqu'à lire des poètes réellement classiques et des conteurs tel Ernst Theodor Amadeus Hoffmann, Josef von Eichendorff, avait, jusqu'en 2007, ignoré le nom même de ce natif de Hambourg dont

la renommée (c'est son excuse première, la seconde étant la nécessité de trouver les traductions) s'est établie non sans plaies et bosses dans son propre pays, comme il en va de tous les novateurs dont la dimension surpasse de très loin les paresseuses de lecture et de pensée de leurs contemporains, leurs habitudes, leurs notions du style et du bel ordonnancement de la phrase, du paragraphe, du chapitre, du livre... Arno Schmidt a connu les plus grandes difficultés pour se faire publier, puis, la chose étant faite, les mépris sans appel et les enthousiasmes absolus. C'est le lot des plus grands, on le sait, mais les éditeurs quels qu'ils soient et où qu'ils soient, ayant à faire manger leurs employés et leurs imprimeurs, ne se jettent pas sur eux d'emblée. La Mère Michel n'éprouve nulle honte à son retard à l'allumage, et depuis qu'elle a rencontré celui qu'elle appelle *Le Grand Arno*, elle ne crie plus par la fenêtre car elle n'en a plus le temps.

Pour ce qui touche à la France, c'est l'honneur de Maurice Nadaud, de Christian Bourgois et des éditions Tristram, que d'avoir permis aux lecteurs de ce côté-ci du Rhin de prendre connaissance d'une œuvre exceptionnelle. Un mérite singulier revient à ses principaux traducteurs, Pierre Hémerly, Claude Riehl, Dominique Dubuy, Pierre Pachet... car l'œuvre est remplie d'épines et de chausse-trapes, la culture littéraire, scientifique et historique d'A. Schmidt, tout comme son dédain des formes accoutumées du récit, étant immenses.

On a marché sur la lande [cf. note bibliographique en fin de texte] est le premier roman de Schmidt que, sans s'être méfiée, la Mère Michel décida de lire. Elle en est encore sur le cul, et son ménage a lui aussi pris du retard. C'est le dernier « roman » de l'écrivain, avant qu'il n'aborde d'autres écrits, publié en 1960. Il déroule l'histoire de Karl et de sa compagne Hertha, en week-end de repos et d'éducation sexuelle - lui est relativement peu entreprenant, elle présente tous les symptômes de la frigidité - chez la tante Heete, dans la lande de Basse-Saxe. C'est, après réflexion, un livre qu'il vaut mieux aborder, quand on est novice, après quelques autres. La difficulté est multiple : outre que Schmidt y applique un système d'écriture et de composition très personnel, il y pétrit la pâte de l'histoire (celle de l'après Seconde Guerre mondiale - il y participa à son corps et à sa conscience défendants -, il y joue de ses connaissances dans un joyeux tumulte d'anecdotes, d'épisodes, de périodes, de langages divers dont celui, très régional, de la tante Heete... D'ailleurs, c'est la Guerre froide et l'action se déroule sur la Lune après la destruction de la Terre : l'après-guerre, cela paraît éloigné des préoccupations des deux jeunes gens, a plongé les Européens dans la hantise de la bombe atomique et d'un troisième conflit mondial. Ajoutons, pour lier la sauce, le violent sentiment de culpabilité et le ressentiment qu'éprouve Arno Schmidt d'avoir vécu ses années de jeune homme et d'homme dans la plaie gangrenée ouverte par le fascisme,

l'hitlérisme et le nazisme, les nationalismes, le stalinisme... tous « -ismes » trouvant à se nourrir dans les massacres raciaux et guerriers, les combats et les destructions, les éliminations massives d'opposants supposés ou réels... On comprend qu'il n'est pas si facile d'entrer dans l'œuvre d'Arno Schmidt par cette porte-là.

La Mère Michel conseillera volontiers à ceux qui voudraient se frotter à cet écrivain hors normes, de se lancer dans un récit plus bref : *Miroirs noirs*, qui les plongera dans l'Europe détruite par la Troisième Guerre mondiale, la catastrophe nucléaire, le dépeuplement du monde... Nous sommes dans les années 1960, dans une anticipation (le texte fut écrit en 1951) qui se lit comme pure vérité, c'est-à-dire que le vraisemblable des faits décrits abolit tout sentiment de fiction. Dans ce désert où seules les faunes végétales et animales tentent de reprendre vie, où ici et là des bâtisses, des cabanes demeurent sur leurs fondations, où le souvenir des temps d'avant pointe dans celui des écrivains du passé, un survivant s'est établi dans les bois, Adam des temps nouveaux... Soudain, une femme venue d'ailleurs, de la périphérie du cercle radioactif de la mort, traverse les bois, le champ de vision de cet homme solitaire. Que se passe-t-il alors entre eux ? – au lecteur hors-champ (car qui sera le lecteur dans ce monde si vidé de présences humaines ?) de le découvrir et le comprendre.

Il semble judicieux à la Mère Michel de poursuivre ces lectures par celle de *Tina ou de l'immortalité*, nouvelle où le Grand Arno s'amuse à jeter en enfer les écrivains, les y abandonnant dans une immortalité cuisante, immortalité qui ne cesse pas et ne se change en délivrance que lorsque ces écrivains n'ont plus un seul lecteur, ne laissent plus de souvenirs... ils brûlent donc de disparaître au plus vite de la mémoire des hommes, et leur plus grand malheur est désormais d'être lus encore. Cette situation à l'inverse des choses qui ont lieu en ce monde est une source intarissable de plaisanteries et de situations comiques. On verra comment, dans une mise en scène approchante, Schmidt ressuscite Goethe, dans *Goethe et un de ses admirateurs*. Le traitement de la question de la postérité est, chez Schmidt, l'un des plus originaux que l'on puisse lire, à la fois précis, détaché et humoristique.

À ce stade de la découverte de Schmidt, l'intérêt de *Tina ou de l'immortalité* est encore que Claude Riehl, le traducteur, fait suivre la nouvelle de pages éclairantes, voire indispensables : *Arno à tombeau ouvert*. Outre des données biographiques importantes, le lecteur découvrira, exposés avec minutie, les procédés de composition de Schmidt, sa façon inédite (voire inouïe pour les fils et filles de Balzac et de Flaubert) de concevoir le traitement du personnage et de l'intrigue, sa méthode précise de composition des formes nouvelles du récit, le tout exposé dans *Calculs I & II*, puis *Calcul III*, dont Claude Riehl nous fournit un clair et minutieux exposé. On sera, pense la Mère Michel,

après ces lectures, mieux armé pour lire l'ensemble de l'œuvre de Schmidt. Elle-même tentera prochainement de proposer sa réflexion de ménagère sans scrupules sur ces questions de littérature et d'écriture. En attendant ce terrible moment, une citation extraite de *Miroirs noirs* :

« *Elle demanda* : « Pourquoi écris-tu encore ? – D'ailleurs pourquoi as-tu écrit des livres ? » (Réponse : gagner de l'argent. Les mots, mon seul bagage. « Ce n'est pas vrai ! » dit-elle indignée. Ai pris un autre biais. Aussi : j'éprouve du plaisir à fixer dans les mots les images de la nature, des situations, et à pétrir des histoires brèves).

Elle siffla la marche de la cavalerie finnoise : pupupi : pupupi : pupupupérupupu (og frihet gar ut fra den ljugande pol) ; elle dit renfrognée : « Donc jamais pour des lecteurs, hein ? Tu ne t'es jamais senti un devoir militant ou « moral » ? »

« *Pour des lecteurs ?* » demandai-je stupéfait ; le « devoir moral » aussi c'était neuf pour moi. »

Rien que pour de lucides impertinences de ce genre, pour ces coups de savate au front pur de la pensée correcte, la Mère Michel aurait bien trompé le Père Michel avec le Grand Arno s'il eût vécu plus longtemps !

Note bibliographique

On a marché sur la lande, *Ed. Tristram*

Tina ou de l'immortalité (suivi de : *Arno à tombeau ouvert*),
Ed. Tristram

Goethe et un de ses admirateurs, *Ed. Tristram*

www.tristram.fr / tristram@free.fr

Miroirs noirs, *Christian Bourgois Editeur (Poche)*

*

La Mère Michel a lu ce qu'elle a lu, et quand elle a pu : tout de même, elle doit faire son ménage, et quoi qu'on dise toujours elle cherche son chat. Elle ne lit pas à la manière des critiques – qui, selon le mot de Valéry, voudraient faire croire qu'ils peuvent nous donner bien plus qu'ils ne possèdent – mais en découvreuse, en amateur ou, comme qui dirait, en amoureuse. Amoureuse, la Mère Michel ! Vous m'en direz tant !

Au prochain sommaire:

- Georges-Olivier Châteaureynaud, *De l'autre côté d'Alice* (nouvelles). Ed. Le Grand Miroir.
- Bruno Doucey, *Victor Jara : « non à la dictature »*. Ed. Actes Sud Junior.
- Annie Saumont, *Les croissants du dimanche* (nouvelles). Ed. Julliard.
- La BARBACANE revue des pierres et des hommes, N° 91 / 92
- Arno Schmidt, *Découverte & approche 2*.

*